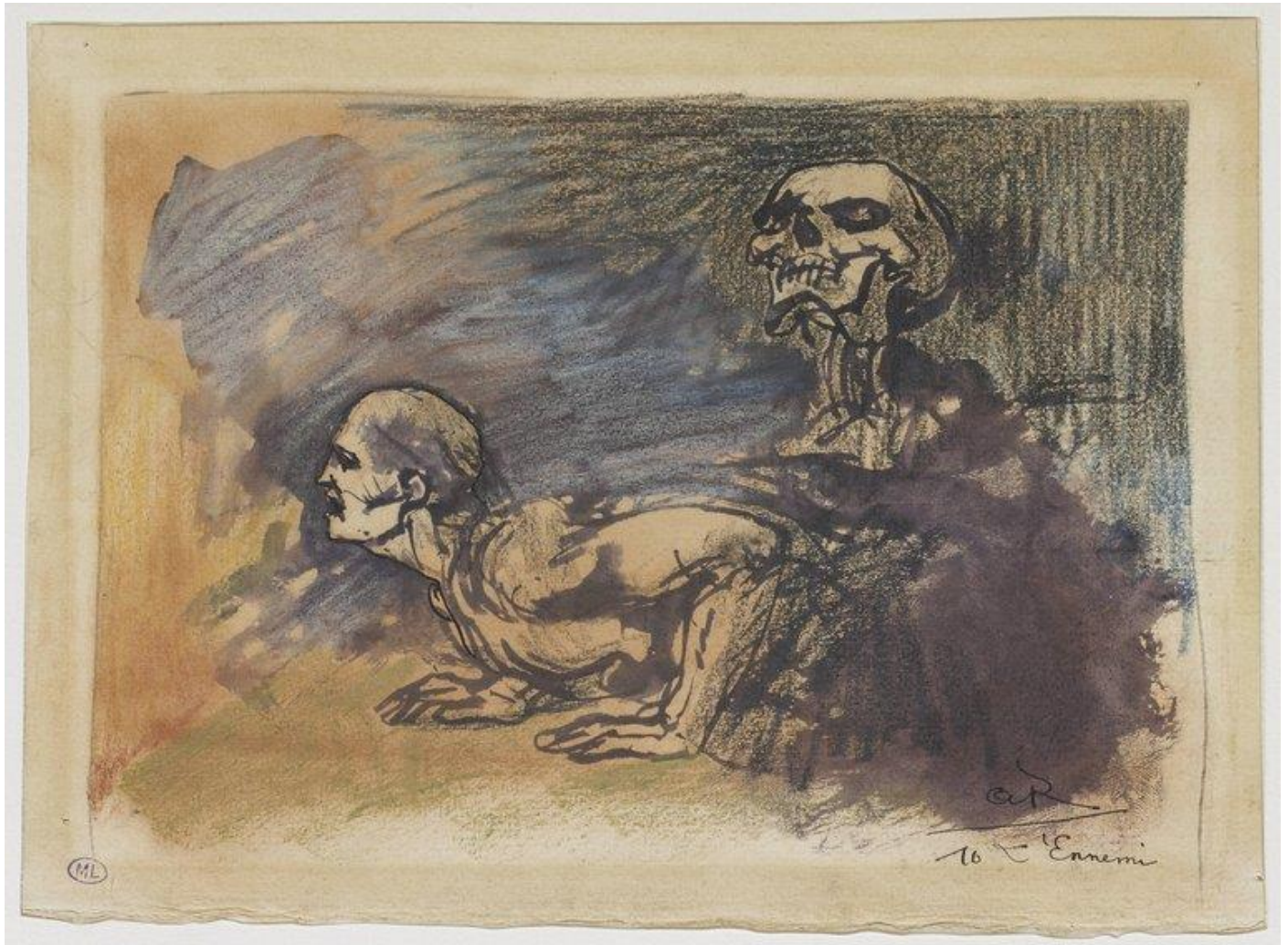


Le temps

L'Ennemi (X), Chant d'automne (LVI) le goût du néant (LXXX), La cloche fêlée (LXXIV, L'horloge (LXXXV).

De nombreux poèmes évoquent le spleen et la mélancolie tout au long **des Fleurs du Mal**. L'une des sources possibles de cette humeur dépressive reste le temps, soit qu'il se confonde avec l'Ennui, soit qu'il conduise à la dégradation et à la vieillesse. Son aboutissement, la mort, devient aussi obsédante, tout à la fois terrorisante et vaguement espérée.



*Les Fleurs du mal, L'ennemi – V, RASSENFOSSE Armand, 1899, Paris*

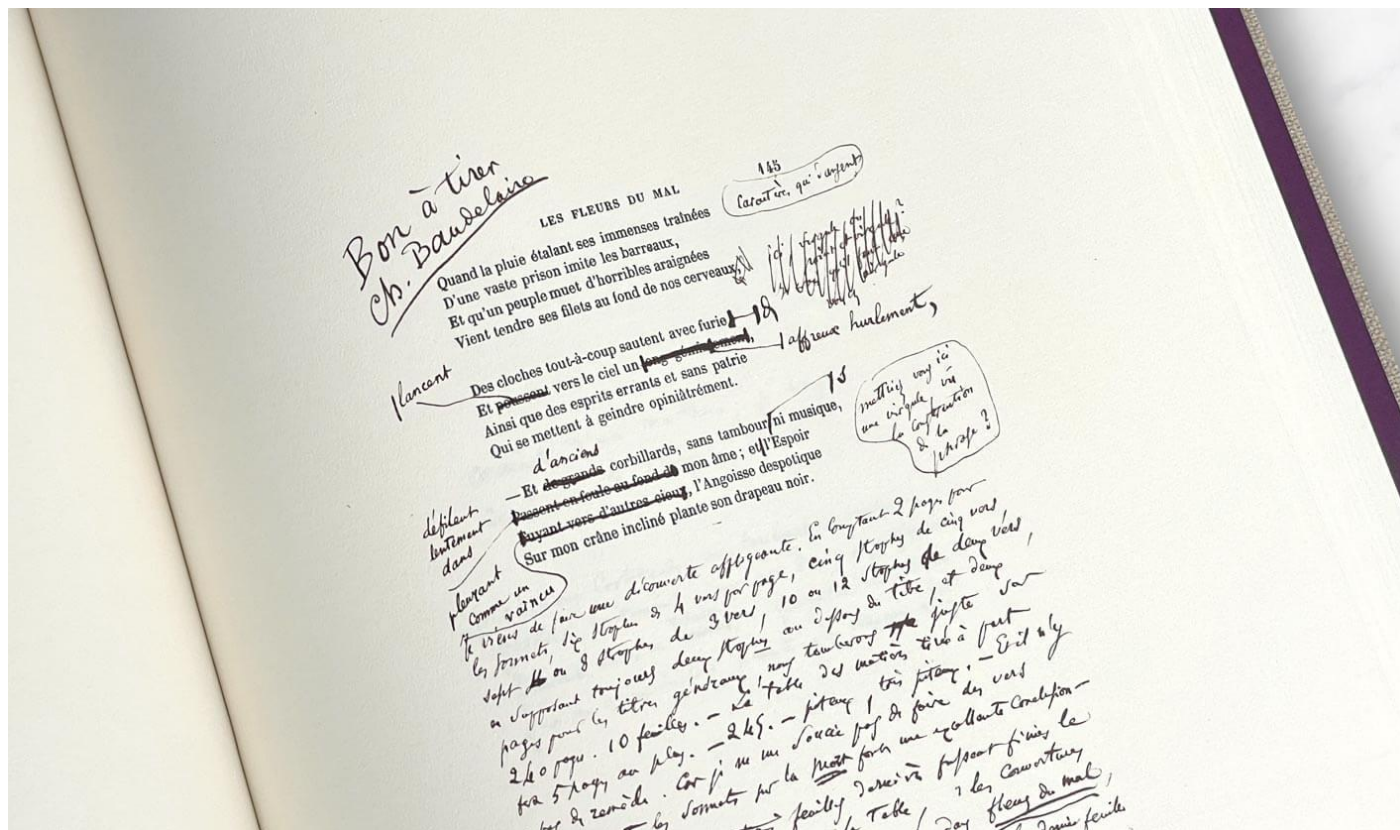
Dès le poème X, le temps fait son apparition avec l'image fréquente chez Baudelaire du vampire : « **Le temps mange la vie** », « **L'obscur Ennemi qui nous ronge le cœur/ Du sang que nous perdons croît et se fortifie** ». Le poète s'envisage ici déjà défaillant : sa jeunesse est passée rapidement (Au premier vers, emploi du passé simple et métaphore de l'orage : « **Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage** »). De même l'image de « **l'automne des idées** », « **les terres inondées** », la comparaison à des « **tombeaux** » suggèrent une déperdition, un déclin, qui menace la création poétique, « **les Fleurs nouvelles que je rêve** » apparaissant comme les poèmes que Baudelaire souhaiterait écrire.

Chant d'automne (LXI)

Le poème reprend une thématique assez habituelle chez les poètes romantiques : l'arrivée de l'automne, qui s'accompagne d'une méditation sur le temps qui passe, la vieillesse et la mort qui approche. L'originalité de Baudelaire tient ici à plusieurs éléments : il fait d'abord le choix d'un poème court (4 quatrains), qui décrit peu l'environnement. On n'est pas du tout ici dans la nature, mais bien en ville (« **le pavé des cours** »). Ensuite, il



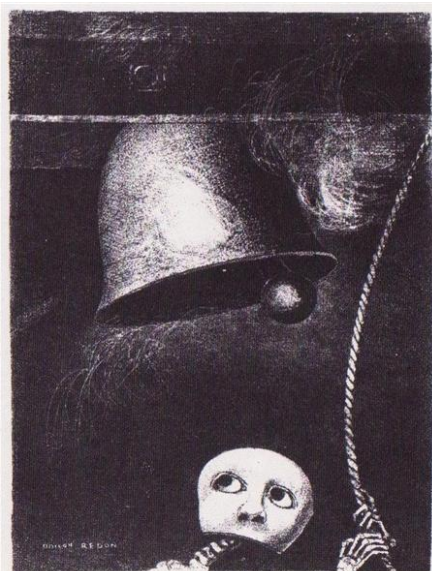
construit le poème à partir d'une sensation auditive : « **le bois retentissant sur le pavé des cours** », qu'il décline en prémonitions morbides : « **avec des chocs funèbres** », « **j'écoute en frémissant chaque buche qui tombe** », « **ce bruit mystérieux sonne comme un départ** ». L'accumulation des comparaisons va dans le même sens : « **enfer polaire** » « **l'échafaud qu'on bâtit** », « **la tour qui succombe** », « **on cloue en grand hâte un cercueil quelque part** ». L'accélération du temps est ici rendue par l'usage multiple des temps et des adverbes temporels : le futur « **Bientôt nous plongerons** », « **Tout l'hiver va rentrer** », le présent « **J'entends déjà** », « **j'écoute** », « **on cloue en grand hâte** », le passé « **C'était hier l'été** ».



Les Fleurs du mal, Epreuves corrigées par Baudelaire

### La cloche fêlée (LXXIV)

A partir d'une sensation première, le sonnet développe là encore une métaphore qui explicite l'état d'esprit du poète, attaché au souvenir d'un passé heureux, mais conscient d'une déchéance irrémédiable. On part à nouveau d'une sensation auditive (« **écouter** », « **au bruit des carillons qui chantent dans la brume** ») dont l'ambiguïté est traduite par l'antithèse « **amer et doux** ». La comparaison qui s'établit avec la « **cloche** » renvoie à l'élévation spirituelle (la religion) mais aussi au courage et à la fermeté (l'armée, « **un vieux soldat qui veille sous la tente** »). La rupture qui se fait dans les tercets met le poète à l'écart (« **moi, mon âme est fêlée** »), et le présente agonisant. La « **voix affaiblie** » se transforme alors en « **râle épais** » et le soldat n'est plus qu'un « **blessé qu'on oublie** ». La métaphore a évolué. C'est désormais la vie qui est champ de bataille et « **le lac de sang** » ou « **le grand tas de morts** » imagent une mort terrifiante et douloureuse (« **dans d'immenses efforts** »).



Odilon Redon, Un masque sonne le glas funèbre, lithographie extraite du recueil À Edgar Poe, 19,2 x 15,8cm, 1882, Los Angeles Country Museum of Art, Los Angeles, États-Unis.

### Le Goût du néant (LXXX)

Le poème s'organise en trois quatrains que suit un vers unique qui en est la conclusion. Il ne se fonde que sur deux rimes ute/deur. Jusqu'au vers 8, le poète s'adresse à lui-même comme le montrent les apostrophes « **Morne esprit** », « **Mon cœur** », « **esprit vaincu, fourbu** » et l'emploi de la deuxième



personne du singulier (« **ton ardeur** », « **t'enfourcher** », « **couche-toi** », « **résigne-toi** », « **dors** », « **pour toi** »). Les comparaisons à un cheval épuisé, à un « **maraudeur** » sont péjoratives, l'accumulation des impératifs et des exclamatives accentue la brutalité de cette renonciation à « **l'Espoir** » et à « **l'amour** ».

A partir du vers 8, l'adieu est consommé : « **Adieu donc, chants du cuivre et soupirs de la flûte** ». L'impératif du vers 9, adressé aux « **Plaisirs** » est à la forme négative (« **Ne tentez plus** ») et la formulation du vers 10 au passé composé (résultat dans le présent d'une action passée) : « **Le Printemps adorable a perdu son odeur** ».

La dernière strophe évoque le présent : le rythme se ralentit (phrases plus longues, absence d'exclamatives) et rend plus sensible l'engloutissement par le temps « **minute par minute** ». La mention de « **la neige** » prépare l'immobilité et le froid de la mort, en insistant sur la paralysie progressive qui s'installe (« **un corps pris de roideur** »). Le détachement du poète apparaît au vers 13 : « **Je contemple d'en haut le globe en sa rondeur** », amenant ainsi ce « **goût du néant** », sensible dans le mépris de la « **cahute** » (abri très pauvre). L'apostrophe finale à « **l'avalanche** » est un appel à la mort, dans une tonalité assez « **romantique** » (l'image de la chute et de la fulgurance).



Caspar David Friedrich *La mer de glace* (1824) Epoque romantique.

L'engloutissement d'un bateau est visible à droite. La toute-puissance de la nature amène ici à mesurer la fragilité humaine. Esthétique du « chaos ». Confusion de la terre et du ciel.

### L'horloge (XXX)

Poème final de la partie Spleen et Idéal, qui fait du temps une divinité énigmatique et terrifiante : **l'Horloge**, **la Seconde**, **Maintenant**, **le Temps** sont personnifiés, au même titre que **le Hasard**, **la Vertu**, ou **le Repentir**. Passage du temps sensible par le jeu des répétitions « **Souviens-toi** », l'emploi des enjambements (« **La Seconde /chuchote** » ; « **avec sa voix/d'insecte** »), la multiplicité des allitérations et des assonances. Le poème donne la parole à l'horloge qui met en garde le poète (ou le lecteur, lui aussi « **mortel folâtre** » : le texte est à la deuxième personne du singulier), en lui intimant de ne pas perdre son temps, mais « **d'en extraire l'or** » avant que ne

surviennent la fin. Le temps apparaît à nouveau comme une puissance vampirique (« **dévore** », « **pompé ta vie** », « **trompe immonde** », « **gosier de métal** », « **toujours soif** »).



Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, *L'Horloge* – XII, DOMIN André, 1920, Paris